

Au plus près de la voix

Claude Esteban

*ce qui s'est arraché, à nouveau se rejoint –
tu les as, prends-les, tu les as tous les deux,
le nom, le nom, la main, la main,
prends-les en gage*

Paul Celan, *La rose de personne*
(traduction de Martine Broda)

Je veux parler ici d'une expérience que j'ai sans doute partagée avec d'autres, au départ de mon travail d'écriture et qui se poursuit encore.

Que restait-il, au lendemain d'une guerre, de ses désastres, de ses désillusions, sur quoi bâtir ? Quelle assurance donner à une parole qui se refuserait à la fois au soliloque subliminal des uns et à l'engagement restrictif des autres ? Tout le langage, est-on tenté de répondre, tous les mots qui attendent d'être mis ensemble, mais désassujettis des finalités secondes, des motivations subreptices dont ils s'étaient aggravés. Était-ce derechef un leurre, le rêve récurrent d'une virginité des vocables, d'un *sens plus pur*, ainsi que l'avait exprimé une fois pour toutes Mallarmé, dans l'acception quasi alchimique du terme ? Les *mots de la tribu*, assurément, mais redevenus tangibles dans la bouche, rendus à leur matérialité savoureuse, à leur substance, à leurs suc. Les concepts, les notions claires, n'avaient nourri que nos pensées ; nous avions faim de choses plus charnelles, et que les mots aient un goût d'arbre, de terre remuée, que le vent

les traverse, la pluie, l'orage. C'était, on le devine, enfreindre les conventions tacites, bafouer la sourcilleuse législation des linguistes et le savoir de ceux qui allaient bientôt, avec quelque superbe, se nommer sémioticiens.

Car les mots – on n'avait pas manqué, depuis un siècle, d'en avertir les « locuteurs », et au premier chef les écrivains – les mots, tels qu'ils se proposent au commerce verbal, ne sont rien que l'assemblage insécable d'un signifiant et d'un signifié, en vérité, des sortes de vecteurs mentaux qui n'entretiennent de relations qu'avec d'autres signes, et qui, à eux tous, enserrés dans ce réseau de l'intellect, nous permettent de communiquer, et donc de nous entendre les uns avec les autres. Nous savions tout cela – et que ce morceau de réalité que tel mot convoque, feuille, caillou, soleil, occupe la position toute subalterne de référent. N'importe. Il fallait à ces poètes des temps nouveaux pécher contre la grammaire et la norme par une forme très ancienne de *cratylisme*, c'est-à-dire entremêler l'immédiat et l'intelligible, restituer aux vocables les plus élimés par l'usage du quotidien ce que j'appellerai avec les phénoménologues leur *corporalité* primitive, et donc leur place au cœur de la complétude et de la massivité du monde.

*

Si la poésie « reprenait la parole », ce ne pouvait être maintenant qu'avec le souffle court, la phrase qui se cassait dans la gorge, la séquence verbale entamée comme au couteau. Pierre Reverdy, Francis Ponge avaient contribué déjà à ce que j'ose définir comme un assèchement du flot lyrique, à des exercices exemplaires d'aridité. Perdurait toutefois dans le tempo de leur écriture – qu'elle ait maintenu chez Reverdy une métrique sous-jacente ou qu'elle aspire avec Ponge à l'austérité du procès-verbal –, demeurait présente en effet une manière de modulation mélodique, tenue mais sensible à l'oreille, une attention portée aux équilibres sonores, aux périodes, aux motifs en mouvement. C'était encore prendre appui sur une « rhétorique idéale », telle que Baudelaire l'avait reconnue et réaffirmée comme inhérente à toute expression artistique. À lire les premiers poèmes de Jacques Dupin, d'André du Bouchet, il semble que ce projet de constriction se réduise, dans le récent après-guerre, à son épure minimale, comme si un « nœud d'asphyxie » – j'emprunte le terme à *Cendrier du voyage*, qui date de 1950 – était venu se resserrer sur la voix de celui qui parle, ne l'autorisant qu'au paroxysme du cri, à la syncope de la séquence verbale et du sens.

*

Cette langue, ici comme lacérée, trouée, traversée de béances, j'avais eu, pour ma part, à la conquérir mot après mot, dans le trouble et la dualité des idiomes originels qui se combattaient en moi, qui se partageaient ma présence au monde, et jusqu'à ma façon de le nommer. Je n'avais pas à me défier d'une surabondance des signes, je devais bien plutôt m'assurer sans relâche de leur exactitude, de leur substrat sensible, et je n'avançais dans la simple énonciation de ma pensée qu'au terme d'une immense fatigue, en sondant, pas à pas, le sol, en devinant sous chaque mot, des abîmes. Si je m'engageais cependant, et pour m'y tenir jusqu'à ce jour, dans une telle entreprise d'écriture, ce ne pouvait être que par le recours aux formes les plus élémentaires de la langue française, à une syntaxe quasi rudimentaire, à des propositions raréfiées. Cette économie de moyens, ce laconisme que d'autres avaient délibérément choisi de pratiquer, il s'imposait à moi comme le mode unique de mon expérience d'écriture, il constituait, en vérité, le socle à peine stable sur lequel avait quelque chance de s'établir cet étagement fragile de vocables dont la maîtrise m'échappait toujours. Écrirai-je encore ce qui me semblait alors la seule évidence ? Je ne puis répondre, je sais toutefois qu'il me fallait poursuivre à travers ce vide qui harcelait mes phrases, pour atteindre, un jour peut-être, quelque lieu qui ne s'effondre pas.

*

Oui, je pense que quelques-uns – et je souhaite avoir participé de leur entreprise –, se refusant aux sortilèges du manque, aux vertiges étourdissants du rien, ont tenté de nouveau, non plus seulement dans le secret de leur conscience, mais sur le registre de l'écriture, de restituer à la personne qui parle et au monde que les mots convoquent une sorte d'assise, précaire sans doute, mais qui allait en s'affermissant. Et ce fut d'abord d'opposer à la réification du réel, tout comme à la fin programmée de l'homme et de son histoire – que de splendides prophéties, si tôt caduques – l'affirmation du sujet. Non pas une entité close, éprise de son essence, autonome, mais un surgissement individuel de l'être qui ne s'éprouve et ne se reconnaît que par le regard qu'il porte, le geste qu'il dirige vers le dehors, vers cette extériorité qui, loin de l'annuler, le confirme à travers l'autre que lui-même. L'autre, le tout-autre, que sa fatalité de finitude rend à la fois unique et semblable à ceux qui appartiennent au même moment de l'univers. On retrouverait, assurément, chez les penseurs les plus libres du siècle passé, et qu'on n'interroge plus guère en ces temps de néo-positivisme, Husserl, Levinas, Ricœur, un tel souci de restaurer la relation compromise entre l'individu et la circonstance qui le

modèle, une même volonté de reconstruire l'espace intersubjectif. Mais les poètes avaient déjà entrepris, au cœur du langage, ce nécessaire travail de reconnaissance, et peut-être de réconciliation.

Il importait, à cette fin, que la parole se délivre de toutes les « nuits obscures » qui l'obsèdent et de tous les recours fallacieux qui se proposent à son devenir. Les systèmes, les formules de l'entendement, les logiques totalisantes n'ont pas cessé de compromettre le dialogue entre les mots et les choses. Il ne suffit plus, à l'instar de quelque démiurge légendaire, de nommer l'immédiat pour qu'il recouvre sa capacité d'immanence. Devant nous, rien qu'un « lieu pauvre » – ainsi que le découvrait Hölderlin – et le dessein tenace de nous en approcher, de le rejoindre, avec des mots, des mots encore, mais qui se refusent aux miroitements des images, aux subterfuges du discours. Comme si, par-delà cette distance toujours impérieuse des signes, le poème, une fois encore, pouvait se tenir *au plus près de la voix*.

« de la poésie contemporaine »

Cycle de conférences proposées par le cipM

- 1 – Jacques Donguy : *Poésie électronique*
 - 2 – Emmanuel Hocquard : *Cette histoire est la mienne*
(*petit dictionnaire autobiographique de l'élégie*)
 - 3 – Jean-Marc Baillieu : *Le mille-pattes de Sophie*
(*Considérations à propos de P.C.L.F.*)
 - 4 – Jean-François Bory : *Quand j'étais nié (1963-1968)*
 - 5 – Jean-Michel Espitalier : *Notes en bataille*
 - 6 – Roger Lewinter : *Préambule*
 - 7 – Étienne Cornevin : *De l'impossibilité & très grande*
désirabilité néanmoins des livres visibles alias
livres-poèmes ou livres montres
-

centre international de poésie Marseille

Centre de la Vieille Charité - 2, rue de la Charité - 13002 Marseille

Téléphone : 04 91 91 26 45 - Mél. : cipm@cipmarseille.com

Site : www.cipmarseille.com